

CLASSIC BATTLE

Hanya est déjà sur scène, elle regarde la projection de la dernière réplique de la pièce, alors jouée sérieusement par Lucie, le disant à Enzo déguisé avec la robe. Le film est tourné sur une scène de théâtre.

ENZO : Françoise Pascal, Melle Monicault Elena Virginia Riccoboni ont résisté et résistent encore à la mort. Et je compte bien faire comme elles.

LUCIE Et pourquoi n'écris-tu pas ? Ecris ! L'écriture est pour toi, tu es pour toi, ton corps est à toi, prends-le. Je sais pourquoi tu n'as pas écrit. (Et pourquoi je n'ai pas écrit avant l'âge de 27 ans). Parce que l'écriture c'est à la fois le trop haut, le trop grand pour toi, c'est réservé aux grands, c'est-à-dire aux « grands hommes » ; c'est de « la bêtise ». D'ailleurs tu as un peu écrit, mais en cachette. Et ce n'était pas bon, mais parce que c'était en cachette, et que tu te punissais d'écrire, que tu n'allais pas jusqu'au bout.

Ecris, que nul ne te retienne, que rien ne t'arrête : ni homme, ni imbécile machine capitaliste où les maisons d'éditions sont les rusés et obséquieux relais des impératifs d'une économie qui fonctionne contre nous et sur notre dos ; ni toi-même.

Entrée de Corentin, suivi d'Hanya et de Lucie qui vont s'asseoir.

H : Alors mes poussins, vous aimé ?

Corentin essaie de chiper à manger. Hanya le repousse. Corentin s'assoit.

C : Bof.

H : Pourquoi ça ? Et tiens-toi droit.

C : C'était bizarre. Du coup les hommes étaient en robe.

H : Et alors ?

C : Le personnage principal aussi, était en robe.

H : Et alors ? Tiens-toi droit.

C : Un homme en robe...bof... Les hommes portent un djean, pas des robes.

H : Pourquoi ça ?

C : C'est une question de codes.

H : En Irlande les hommes portent bien le kilt ! Tiens-toi droit.

C : En plus c'était écrit par une « autrice ». Le mot, il existe même pas dans le dictionnaire. Tiens, regarde (*C sort son portable*) : « Autriche » oui, « autruche » oui, mais pas autrice. Cheh !

H : *Elle prend le téléphone et fait sa propre recherche.* Là, regarde, dans le dictionnaire italien français, il y est : « autrice », autrice (*avec accent pseudo italien*). Et si tu avais un minimum de culture générale comme moi, ta mère tu saurais que l'Italie c'est la commedia dell'arte, c'est les premières actrices, c'est l'opéra, c'est Franca Rame !

C : C'est les nouilles, surtout. Les autrices et les nouilles.

H : Donc tu insinues que par nature, toutes les femmes sont des nouilles. Tous les jours c'est le même discours « les femmes n'ont aucun talent ». C'est insupportable !

C : Je suis désolé maman, mais c'est vrai ; de ce que j'ai vu, les femmes ont moins de talent que les hommes. Par contre, plus leur robe est longue plus elles paraissent intelligentes.

H : Et vous les filles, ça ne vous fait pas réagir pas ce qu'il dit votre frère ?

L : Moi, j'ai pas suivi.

M : Moi je suis d'accord avec lui.

H : Un argument peut-être ?

M...

H : Réaction typique de l'ado rebelle. Et inculte !

E entre avec deux cafés à la main.

M : « Mon caractère est tel que je ne le changerais contre nul autre »

E : Oh ! Elle vous a parlé en XVII !

H : Oui, et tu vois, ta sœur est intelligente. C'est une femme, et elle est aussi intelligente que toi, voire plus.

C : Oui mais c'est **MA** sœur.

H : Je vois pas le rapport.

C : C'est **MA** sœur.

H : Et moi, **TA** mère, je suis pas intelligente ?

C : **On** tient plus de papa.

L : « Du respect qui t'est dû, tous ici se dispensent »

H : « Odieuse tyrannie, je vais me retirer / Mais ce ne sera pas pour gémir ni pour pleurer. »

E : Whaou ! Tout le monde parle en dix-septième dans cette famille, mais j'ai l'impression que c'est tendu... Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

L : Rien, ils s'engueulent pour pas grand-chose. « On ne naît pas femme on le devient... » tant qu'on en a le droit

E : Qu'est-ce que tu lui as dit ?

C : Entre nous, je vais t'expliquer... entre hommes..

E : Oui, entre hommes, on était au courant

C : Entre hommes...

E : Entre hommes ?

C : Entre hommes...

E : Oui je crois que j'ai compris, c'est rigolo tu l'as déjà dit

C : Les grands classiques ça a été écrit par des hommes ?

E : Pas tous ! On a pas mal de pièces écrites par des femmes.

C : Cite des exemples ! Molière, c'est un homme ! Cite-moi une femme qui a écrit mieux que Molière ou au moins aussi bien .

E : Il y en a plein, c'est juste qu'elles sont moins exposées.

C : *Les Fourberies de Scapin*, c'est génial.

DJINGLE

=> extrait *Fourberies* (choisi par Maëlle) Proposition : Maëlle joue l'extrait seule, en faisant les deux personnages.

SCAPIN Corentin, GERONTE Maëlle

Scapin : Ô Ciel ! Ô disgrâce imprévue ! Ô misérable père ! Pauvre Géronte, que feras-tu ?

Géronte : Qu'y a-t-il, Scapin ?

Scapin : Monsieur, votre fils...

Géronte : Hé bien ! Mon fils...

Scapin : Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'entrer dans sa galère, et nous a donné la collation. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

Géronte : Comment, diantre ! Cinq cents écus ? Ah ! Le pendard de Turc, m'assassiner de la façon !

Scapin : C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

Géronte : Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Scapin : Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

Géronte : Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

Scapin : La justice en pleine mer ! Vous moquez-vous des gens ?

Géronte : Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Scapin : Il ne devinait pas ce malheur.

Géronte : Tu dis qu'il demande...

Scapin : Cinq cents écus.

Géronte : Cinq cents écus ! Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

Scapin : Oui, Monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

CORENTIN : euh.. en euros

ENZO : tu multiplies par 10 !

Géronte : Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ?

Scapin : Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

Géronte : Mais que diable allait-il faire à cette galère ?

Scapin : Oh ! Que de paroles perdues ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse

Géronte : N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

Scapin : Non : cinq cents écus.

Géronte : Cinq cents écus ?

Scapin : Oui.

Géronte : Que diable allait-il faire à cette galère ?

Scapin : Vous avez raison, mais hâtez-vous.

Géronte : Tiens. Va-t'en racheter mon fils.

Scapin : Oui, Monsieur.

Géronte : Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

Scapin : Oui.

Géronte : Un infâme.

Scapin : Oui.

Géronte : Un homme sans foi, un voleur... Que diable allait-il faire dans cette galère ? Ah !

Maudite galère ! Traître de Turc à tous les diables !

Scapin : Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache

Hanya revient avec un plateau de Ferrero à la main. Corentin essaie d'en voler, en vain.

HANYA : du Molière ! Mais ses *Fourberies de Scapin*, il les a volées à une autrice :

LUCIE : Françoise Pascal !

Hanya donne un Ferrero à Lucie.

Hanya donne les Ferrero à un spectateur.

DJINGLE

Lucie va chercher Thomas qui est dans le public.

Lucie joue Cliton, Thomas joue Philon.

Pendant ce temps, Corentin

=> extrait de *L'Amoureux extravagant* (choisi par Lucie) Lucie (Cliton) va chercher Thomas (Philon) pour jouer :

Cliton :

Faites ici, Monsieur, une œuvre sans seconde
À ce pauvre passant, qui vient de l'autre monde.

Philon :

Tu viens de l'autre monde ? Ô Dieu ! qu'ai-je entendu ?
As-tu vu la beauté que mon cœur a perdu ?
As-tu vu ma Cloris ? As-tu vu cette belle,
Qui rendra par sa mort ma douleur éternelle ?

Cliton :

Oui, Monsieur, je l'ai vue.

Philon :

Hélas ! qu'a-t-elle dit ?

Fais-m'en donc promptement un fidèle récit.
Ne lui manque-t-il rien ?

Cliton :

Elle mourra de faim :

L'on ne lui donne pas un seul morceau de pain.
Mais si vous en voulez retirer cette belle,
J'en sais bien le moyen.

Philon :

L'agréable nouvelle !

Cliton :

Monsieur, ce ne sont pas seulement des paroles
Qui l'en pourront tirer. Avez-vous des pistoles ?

CORENTIN : des quoi ?

ENZO : des pistoles. C'est une monnaie.

CORENTIN : mhmh

ENZO : de l'argent, du pognon !

Ce discours vous surprend ? Sachez que ces démons
Aiment autant l'argent que nous autres l'aimons.

Philon :

Oui bien, j'ai de l'argent... mais n'en faudrait-il guère* ?
Car je n'en aurais pas pour les tous satisfaire.

MAELLE : c'est du français ça, même ?

THOMAS : non, non, c'est du mandarin.

Cliton :

Monsieur, dépêchez donc ! Voyez, l'heure me presse.
Retirez des tourments cette chère maîtresse*.

Philon :

Attends, je suis à toi...

THOMAS *cherche de la monnaie comme accessoire ; il en demande à la famille*

TOUT LE MONDE *cherche*

Tiens, voici de l'argent.

Cliton :

Ah ! par ma foi, Monsieur, vous êtes diligent.

Philon :

Cent louis⁽²⁾ pour Pluton : et combien pour sa femme ?

Cliton :

Pour elle, il en faut dix. (*En secret.*)

HANYA *depuis la coulisse* : ahh quelle honte

ENZO : voilà, elle a dû se brûler avec la pyrolise et s'est brûlée.

HANYA *entre sur scène avec un plat, elle frappe Enzo en criant* Et ça vous choque pas, l'homme a
cent louis, et la femme elle n'en a que 10 !

ENZO : ça fait mal, je vous assure.

Hanya sort de l'autre côté.

Cliton :

Que j'ai d'aise dans l'âme !

Philon :

Ce sont donc cent et dix ? J'en tiens ici deux cents.
Dieu ! que cette rançon me chagrine les sens !
Je n'en dois donc ôter que quatre-vingt et dix ?

Cliton :

Pour les pages, Monsieur, il en faut au moins six.

Philon :

Je n'en dois donc ôter que quatre-vingt et quatre ?

Cliton :

Monsieur, et les laquais ? Sans doute, ils me vont battre !
Autres douze aux portiers, qui sont plus de cinquante.

Philon :

La peste soit l'affaire ! Ah ! je m'impatiente⁽⁴⁾ !

Cliton :

Monsieur, et pour Charon, lui qui mène la barque ?
Il lui faut deux louis⁽²⁾, et bien plus à la Parque,

Car c'est elle qui tient la belle dans ces fers* !

Philon :

Il faut donc que mon bien aille tout aux Enfers ?

Tiens, je t'en vais donner encor demi-douzaine :

Comptons.

Cliton :

Monsieur, et moi ? N'ai-je rien pour ma peine ?

Philon :

Ah ! par ma foi, c'est trop.

Cliton :

Monsieur, dans nos chemins

Nous allons rencontrer de ces esprits malins,

Qui s'en feront donner malgré ma résistance.

Philon :

Amour, que tu veux bien éprouver ma constance !

Je n'en garde que six de deux cents que j'avais :

C'était bien vainement que je les conservais.

Cliton (*à part*) :

Je vois bien qu'il a plus d'amour que d'avarice,

Et cet amour pourtant lui rend un sot office.

Il reste un Ferrero, Maëlle s'en empare et parle la bouche pleine.

MAELLE : et tu dis que Scapin ça s'inspire de Cli.. Cliton

LUCIE : Exactement. T'as vu ton personnage dans *les Fourberies de Scapin*. Toi et ton Géronte, t'as pas honte ?

MAELLE : Mais qui la connaît ton autrice ? Personne.

LUCIE : Y a juste toi, débile.

MAELLE : A quelle heure je suis débile ?

LUCIE : mais pourquoi tu cries ?

HANYA : Stop.

MAELLE : La pièce de Françoise Pascal sent la précieuse ridicule.

CORENTIN : Oui, cette pièce de Françoise Pascal sent la précieuse ridicule, avec ses nom bizarres, ses vers, etc. Molière a très bien su clore le bec aux femmes savantes en les ridiculisant.

DJINGLE

=> extrait des *Femmes savantes*. Proposition : MAËLLE joue Bélise, et CORENTIN joue Clitandre. Intervention à la fin de la scène DE LUKAS jouant un monologue extrait de *l'Amoureuse vaine et ridicule* de Françoise Pascal.

Entrée de Corentin et Maëlle depuis les escaliers (traversée fond → avant-scène)

Clitandre :

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant

Prenne l'ocasi/on de cet heureux moment,

Et se découvre à vous de la sincère flamme...

Bélise :

Ah tout beau, gardez-vous de m'ouvrir trop votre âme :

Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas,

Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.

Clitandre :

Eh, Madame, à quoi bon un pareil embarras,

Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas ?

ENZO : excuse-mon manque de culture, mais je vois pas du tout de quoi ils parlent.

LUCIE : juste une impasse, un amour non réciproque, une femme qui s'illusionne.

ENZO : Ah, une friendzone. Ok... No problem. *Il entre sur scène et mime les relations amoureuses non réciproques entre Bélise et Clitandre.*

LUCIE : Si seulement il y avait de l'amitié. C'est très triste pour Bélise.

Bélise :

Mon Dieu, point de façons ; cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre ;

Clitandre :

Mais...

Bélise :

Adieu, pour ce coup ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulais dire.

Clitandre :

Mais votre erreur...

Bélise :

Laissez, je rougis maintenant,
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

Clitandre :

Je veux être pendu, si je vous aime, et sage...

Bélise :

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

Clorinde (HANYA) (*l'interrompant, avec un extrait d'une autre pièce de Françoise Pascal*) :

Depuis le public, déguisé en femme, Lukas entre sur scène

LUKAS : Mon Dieu qu'il est beau ce garçon !

Pousse-toi.

Ô dieu ! Que dois-je faire en ces extrémités ?
Me faudra-t-il louer, ou blâmer mes beautés ?
Oui, mes yeux, il est vrai, vous êtes des coupables
De faire tous les jours des amants misérables !

Impro Corentin : Mais ce n'est pas dans le texte...

Clorinde (LUKAS) (*continuant*) :

Ciel, ne me fîtes-vous de tant d'attraits pourvue,
Qu'afin que mon aspect blesse, consume, tue !
Ne vaudrait-il pas mieux avoir moins de beautés,
Posséder un peu moins de rares qualités ?
Je me contenterais d'une seule conquête,
Sans avoir tant d'amants qui me rompent la tête.
Plusieurs m'ont assuré qu'à l'âge de cinquante,
Ma beauté paraîtra beaucoup plus éclatante,
Que mes yeux reprendront de plus vives clartés,
Qu'on verra rebriller mes premières beautés,
Et même sur mon teint renaître mille roses.

CORENTIN : Ce n'est pas dans le texte, elle a perdu la tête, elle délire du Molière...

LUCIE : cet homme, cette femme, ceci, vient de jouer **Clorinde**, une fameuse précieuse ridicule de *L'Amoureuse vaine et ridicule*, de... de... de..... Françoise Pascal ! FrançoisE Pascal, une autrice.

ENZO : Françoise Pascal ! Françoise Pascal ! Ce spectateur EST un fan de Françoise Pascal. Et il n'est pas seul ! Nous ne sommes pas seuls ! Levez la main ceux qui connaissent l'autrice Françoise Pascal.

Personne ne lève la main. Enzo prend Lukas sous le bras. Puis repose la question.

ENZO : Levez la main ceux qui connaissent l'autrice Françoise Pascal.

De nombreuses mains se lèvent.

ENZO : Ces autrices, elles, elles avaient le sens de l'humour la capacité d'autodérision ; elles savaient pointer des défauts humains ; l'égoïsme, tu penses que c'est féminin ?

CORENTIN : Ben ouais.

LUCIE : sans vouloir blesser ton petit orgueil masculin, Molière a quand même écrit sa pièce quinze ans APRÈS Françoise Pascal.

MAELLE : En tout cas c'est pas ta Françoise Pascal qui aurait osé s'attaquer aux médecins comme l'a fait Molière. Allez, va voir maman, Monsieur va nous montrer ce que c'est ,le **vrai** théâtre. Il va nous jouer le médecin du Malade imaginaire de Molière.

LUKAS *en papi* : Ah non , Molière, non.

CORENTIN : quoi ?

LUKAS : Moi je joue que Françoise Pascal. Ou à la limite Marie-Anne Barbier, Madame de Villedieu, Catherine Bernard oui, ah oui, Catherine Bernard.

MAELLE : pfouh.. *elle sort*.

CORENTIN : Il te faut combien ?

LUKAS : Je t'ai dit, je joue pas Molière, seulement les autrices.

Corentin fait résonner la boîte.

ENZO : j'adore les Ferrero.

LUKAS : Ok. La boîte et deux euros.

CORENTIN : Et tu joues le médecin, Purgon, dans *Le Malade imaginaire* de Molière.

DJINGLE

Sur la musique, Lukas se change (strip-tease).

Attention à bien gérer le changement total de caractère et d'effet ; dans cette scène, le médecin Purgon fait peur (petites tapes)

=> extrait *Le Malade imaginaire*, par Corentin et Maëlle, suivi de l'extrait du *Malade*, de Marguerite de Navarre, par Enzo. Purgon = LUKAS ; Argan = Corentin

Monsieur Purgon : Je viens d'apprendre là-bas à la porte, de jolies nouvelles. On a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit.

ENZO : Ah mais oui, on avait appris la scène avec Constantini, en 3ème ; c'était dur !

LUCIE : En 3ème ? Nous, en CM2 on avait déjà joué toute la pièce.

Argan : Monsieur, ce n'est pas...

Monsieur Purgon : Voilà une étrange rébellion d'un malade contre son médecin. Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

Argan : Ce n'est pas moi... c'est mon frère...

ENZO Vu que Madame connaît la pièce sur le bout des doigts, aurait-elle l'obligeance de nous expliquer la situation ?

LUCIE : Parfaitement, mon cher. Docteur Purgon vient purger Argan. Jusque là tu suis ?

ENZO : Ça j'avais compris. Mais le frère là-dedans ?

LUCIE : J'y viens. Ce médecin est un charlatan qui plume ses patients, comme Argan, un hypocondriaque, un malade « i-ma-gi-naire » je te rappelle ; donc son frère tente de le protéger du clystère, tu sais ce que c'est au moins ?

ENZO : euh... bien évidemment... clystère du latin clysteris (impro gestuelle + géométrie)

LUCIE : ça se voit que tu n'as pas fait plus de géométrie que de SVT. Clystère : lavement. *Image du clystère.*

ENZO : ça me laisse sur le cul. Enfin, c'est surprenant.

Monsieur Purgon : Un clystère que j'avais pris plaisir à composer **moi-même**. Inventé et formé dans toutes les règles de l'art. Et qui devait faire dans vos entrailles un effet merveilleux.

Argan : Ce n'est pas moi... c'est mon frère...

Monsieur Purgon : Le renvoyer avec mépris. C'est une action exorbitante. Un attentat énorme contre la médecine. Un crime de lèse-Faculté. Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

Argan : Mon Dieu !

Monsieur Purgon : Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable.

Argan : Ah ! Miséricorde !

Monsieur Purgon : Que vous tombiez dans la bradypepsie.

Argan : Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon : De la bradypepsie dans la dyspepsie.

Argan : Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon : De la dyspepsie dans l'apepsie.

Argan : Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon : De l'apepsie dans la lienterie...

Argan : Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon : De la lienterie dans la dysenterie...

Argan : Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon : De la dysenterie dans l'hydropisie...

Argan : Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon : Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

Purgon sort THOMAS entre en médecin, il examine des patients (spectateurs dans le public)

THOMAS intervient en faisant un autre médecin :

Mon ami, nous vous guérirons,

Nous n'aurons plus guère de mal.

Avez-vous mangé potirons

Pris auprès de fer ou métal ?

Va point trop dur votre cheval ?

Avez-vous pris froid ou bruine⁽²⁾ ?

Çà, baillez-moi cet urinal,

Que je regarde son urine.

(Il tourne la chaise, utilise un tissu pour – mal - le cacher. Bruitages de liquide et de chasse d'eau. Il regarde, et puis dit :)

Vraiment, nous sommes beaucoup mieux,

Compère, que je ne pensais.

Notre urine est bonne, et nos yeux

Bien clairs.

LUCIE : Bien joué papa. Le médecin de Marguerite de Navarre.

CORENTIN *parodiant* : Bien joué papa.

THOMAS à *Corentin* :

Vous me troublez l'entendement.

Taisez-vous, folle que vous êtes !

(au malade (à Corentin))

Voilà par écrit votre cas.

Je m'en vais jusques à demain.

Or sus ! Baillez-moi les ducats !

IMPRO A ECRIRE – Canevas :

MAELLE : mais c'est qui lui en fait ? Un autre médecin ?

CORENTIN : mais il parle comment, celui-là ?

LUCIE : ben, il parle en ancien français, et c'est le médecin de la farce *Le Malade*, écrite par Marguerite de Navarre. Une reine, je te signale. Et elle n'a pas copié sur Molière, puisqu'elle est née en 1492, c'est-à-dire 130 ans avant Molière.

CORENTIN : il y a d'autres choses que t'es la seule à savoir ?

MAELLE : et tu crois c'est qui qui a écrit le mieux sur l'amour ? c'est peut-être pas Molière, mais sûrement pas tes autrices que tu es la seule à jouer ! Le meilleur c'est Marivaux avec ses Arlequins et ses personnages de la commedia dell'arte

=> extrait *Naufrage* de Mme Riccoboni : Thomas joue Arlequin.

Arlequin : Que j'ai de grâces à rendre à la tempête de cette nuit ! Que de biens elle a faits au pauvre Arlequin ! [...] Je n'ai pas pêché un seul petit poisson, mais j'ai dans mes filets un monstre marin tout particulier, qui fera ma fortune. Certes, personne n'en a jamais pêché un pareil. Que cela pèse ! *(Il le met à terre.)* Il y a de l'or assurément, il n'en faut point douter. Personne ne m'a vu, je vais l'enterrer afin qu'on n'en sache jamais rien. Voilà ce que c'est que de n'être point un paresseux ! On ne fait pas fortune en dormant, mais en travaillant, en fatiguant beaucoup : je vas, je viens, je pense, je jette les

filets d'un côté, je les retire de l'autre, et à la fin, j'attrape de quoi être paresseux le reste de mes jours. Que feras-tu à présent Arlequin de tout cet or qu'il y a là-dedans ? Primo, je quitterai cet habit de livrée, et je m'habillerai magnifiquement ; ensuite, j'épouserai Spinette, qui ne sera pas fâchée de trouver un joli garçon, et bien riche, je me promènerai en carrosse, j'achèterai une maison de campagne, une autre à la ville, j'aurai beaucoup de domestiques, je me ferai servir en homme de qualité, je m'imagine que c'est un plaisir ! « Oh la ! Faites ceci »... « À qui parlai-je ? »... « Allez là »... « Vite, obéissez-moi ! »... Oui, oui, cela est beau, j'ai bien appris de mon maître comme on se fait obéir. Pour acquérir un nom, je veux me faire général d'armée... non, car je n'aime pas les coups de canon. Je jouirai de mon bien tranquillement, cela vaudra mieux, je régalerai mes amis, je voyagerai par tout le monde, je me ferai connaître, on ne parlera que de moi. Puis, quand ma réputation sera bien établie, afin que ma mémoire dure toujours, je bâtirai une ville qui portera mon nom, on dit Andrinople... Constantinople... elle s'appellera Arlequinople, oui, cela sonne bien, Arlequinople.

ENZO *geste qui ne s'appelle pas*, Arlequinople :

LUCIE : Bien joué papa, le meilleur Arlequin, de la meilleure pièce du XVIII.

CORENTIN : Bien joué papa, t'es le meilleur Arlequin.

MAELLE : C'est vrai que c'était bien, mais je me souviens pas de cette scène de Marivaux.

ENZO : Bah, t'en connais d'autres des Arlequins, que ceux de Marivaux ?

Pendant ce temps Hanya essaie de le faire taire, Lucie et Thomas se moquent de Maëlle, de Corentin et d'Enzo qui sont tombés dans le piège.

MAELLE : L'Ile des Esclaves ?!

ENZO : Aïe... quoi ?

THOMAS *signe de dénégation*

ENZO : qu'est-ce que j'ai dit ?

MAELLE : La dispute ?!

ENZO : quoi ? Marivaux...

THOMAS *signe de dénégation*

ENZO : Marivaux...

MAELLE : La Colonie ?!

THOMAS *signe de dénégation*

MAELLE : Le Jeu de l'Amour et du hasard ?!

THOMAS *signe de dénégation*

Thomas et Lucie échangent un signe.

THOMAS : On leur dit

CORENTIN : Nous dire quoi ?

LUCIE : Je ne voudrais pas heurter ta fierté, mais cet Arlequin que tu apprécies tant est de Riccoboni.

MAELLE : Ah mais oui ! Riccoboni le grand patron de la commedia dell'arte début dix-huitième !

ENZO : Ah mais oui ! Riccoboni, Luigi !

HANYA : *vers Maëlle* **LA** patronne, pas **LE** patron *vers Enzo (en lui donnant une petite tape sur la nuque) avec un accent pseudo italien insistant* **Elena Virginia Riccoboni**

elle prend le micro ; style commentatrice sportive

Mme Riccoboni fut une poétesse reconnue, admise dans de prestigieuses académies, et co-directrice de troupe avec son mari ; elle n'est restée dans la mémoire qu'en tant qu'actrice et épouse de Luigi Riccoboni mais c'est bien elle l'autrice de Naufrage que tu as interprété avec brio mon chéri.

Hanya bisou à Thomas

Et elle n'est pas la seule femme dramaturge et philosophe des Lumières !

Mlle Monicault est l'autrice d'une comédie qui eut un très grand succès et fut rééditée tout au long du siècle, mais son *Dédain affecté* a longtemps été attribuée à son frère.

CORENTIN : qu'équédit avec son Dédain j'sais pas quoi ?

HANYA : eh ben qu'équédit que la pièce s'appelle le *Dédain affecté*, et que ça a fait un tabac à la cour de Louis XV !

Heureusement, à la fin du XVIIIe siècle, un témoignage de sa petite-nièce permit de lui rendre la maternité de sa comédie à Melle Monicault.

Allez, Enzo, va te rattraper, à toi de jouer Arlequin *elle le pousse sur scène*.

ENZO : non, non arrête, je joue pas ça je suis pas prêt, du tout..

LUCIE : ben vas-y Enzo.

ENZO *gêné* : bonjour, bonsoir.

Non mais j'y connais rien moi, même Constantini elle nous a jamais parlé de Monicault !

ENZO *gêné* : bonsoir, bonjour.

A genoux.

Viens m'aider, je t'en supplie.

LUCIE : Et pourquoi je t'aiderais ?

ENZO : Parce que... je t'aime ! *Grimace*

LUCIE : Peu pertinent.

ENZO : *aparté*. C'était pas le meilleur argument.

Mais que serait le pauvre Arlequin sans sa belle Colombine ?

LUCIE : ah, si tu me prends par les sentiments...

=> Extrait *Dédain* affecté de Mlle Monicault. Enzo joue le second Arlequin. Lucie joue Colombine.

Colombine : Donne-moi tout à l'heure cet argent à garder.

Arlequin : Ne le garderai-je pas bien moi-même ?

Colombine : Non, les femmes sont faites pour garder et dépenser l'argent, et les hommes pour le gagner. Et je prétends que cela soit ainsi, quand nous serons à notre ménage.

Arlequin : Et tu prétends mal, car quoiqu'entre mari et femme, il ne doive y avoir qu'une bourse, c'est à l'homme à l'avoir de son côté, et cela est constant suivant toutes les règles de la société conjugale.

Colombine : Toutes les coquettes de Paris en auront menti avec moi, et tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies donné jusqu'au dernier soi. Et je le veux absolument, absolument.

Arlequin : Absolument, absolument tu ne l'auras pas.

Colombine : Et je l'aurai, ou point de mariage.

Arlequin : Ah ! Tu le prends sur ce ton, et bien soit, point de mariage. Pardi, Monsieur vaut bien Madame.

Colombine : Voilà donc comme tu m'aimes. Les femmes sont bien sottes d'attacher leur amitié à ces animaux-là qui n'ont nulle complaisance envers elles, et ne les prennent que pour en faire leurs servantes. Et moi, je suis bien malheureuse d'avoir pris de l'attachement pour un aussi vilain petit merle.

Arlequin : Colombine, tu pleures ? Tu m'aimes donc ?

Colombine : Que trop, petit ingrat !

Arlequin : Oh, le bon petit caractère ! Quelle douceur ! Tiens, voilà mon argent, je te le donne, je ne saurais non plus tenir contre une femme qui pleure que contre une bouteille de vin. As-tu eu grande peur tantôt, quand mon maître a voulu me tuer avec son épée nue ?

Colombine : N'as-tu pas vu que j'ai accouru comme une effarée à son secours ?

Arlequin : Dame, il ne s'en est pas fallu l'épaisseur de quatre doigts que tu n'aies été veuve avant que de tâter du mariage ! Si tu voulais, pour prévenir cet accident, pendant que nous sommes seuls, préluder un peu sur l'herbette, prendre des plaisirs poétiques sur cette fougère, Colombine, mon amoureuse...

Colombine : Allons, paix ! Je n'ai pas de temps à perdre. Ne vois-tu pas que ma maîtresse qui sèche d'impatience de savoir ce que monsieur Lelio veut me dire, me fera le sabbat si je n'ai rien à lui répondre. Va-t-en vite le chercher.

Arlequin : Tu me donneras donc un petit baiser au retour.

Colombine : Nous verrons, va toujours.

Arlequin : Je trouve du plaisir jusqu'à souffrir.

THOMAS : Et voilà, une Colombine féministe, bravo ma famille je suis fière de toi, une véritable Colombine, inventée par une autrice !

CORENTIN *dansant, parodique* : Riccoboni

THOMAS : oui, Élénà Virginia Riccoboni

CORENTIN *caricaturant Luigi dans Mario Bros* : **Luigi** Riccoboni

Thomas adopte aussi un comportement de personnage de jeu vidéo (Fatal Combat). Ils continuent ce jeu grotesque en dansant. Pendant ce temps, Lucie et Hanya prennent le micro, en avant-scène, face au public.

LUCIE : cette mauvaise foi ne prouve qu'une chose : les vrais textes de femmes, des textes avec des sexes de femmes, ça ne leur fait pas plaisir aux grands frères ; ça leur fait peur ; ça les écœure.

En fond de scène, Maëlle en Peach est kidnappée par Enzo en Brother ; ils traversent de cour à jardin, puis de jardin à cour ; tandis qu'elle appelle mécaniquement à l'aide, Thomas et Corentin tentent en vain et symétriquement de venir à son secours. Cette parodie de jeu vidéo où Luigi a pour mission de délivrer Peach est accompagnée de sons emblématiques des jeux vidéos cités. Ce jeu dure jusqu'à la fin de la scène.

HANYA : Quand les philosophes des Lumières inventent les droits de l'Homme et du Citoyen, ils coupent la tête à la citoyenne qui les exige pour la Femme ; cherchez l'erreur. Beaumarchais invente les droits d'auteur et les impose. Mais Melle Monicault ne risquait pas de les toucher, puisqu'on attribuait sa pièce à son frère...

LUCIE : cherchez l'erreur !

Retournement de situation : Enzo se retrouve en costume de Peach, kidnappé par elle, en train d'appeler à l'aide.

HANYA : Quelle est la femme qui, sentant s'agiter une drôle d'envie (de chanter, d'écrire, de proférer, bref de faire sortir du neuf) ne s'est pas crue malade ? Or sa maladie honteuse, c'est qu'elle résiste à la mort, qu'elle donne tant de fil à retordre. Françoise Pascal, Melle Monicault, Elena Virginia Riccoboni ont résisté et résistent encore à la mort. Et je compte bien faire comme elles.

LUCIE Et pourquoi n'écris-tu pas ? Ecris ! L'écriture est pour toi, tu es pour toi, ton corps est à toi, prends-le. Je sais pourquoi tu n'as pas écrit. (Et pourquoi je n'ai pas écrit avant l'âge de 27 ans). Parce que l'écriture c'est à la fois le trop haut, le trop grand pour toi, c'est réservé aux grands, c'est-à-dire aux « grands hommes » ; c'est de « la bêtise ». D'ailleurs tu as un peu écrit, mais en cachette. Et ce n'était pas bon, mais parce que c'était en cachette, et que tu te punissais d'écrire, que tu n'allais pas jusqu'au bout.

Ecris, que nul ne te retienne, que rien ne t'arrête : ni homme, ni imbécile machine capitaliste où les maisons d'éditions sont les rusés et obséquieux relais des impératifs d'une économie qui fonctionne contre nous et sur notre dos ; ni toi-même.

Bataille finale, Peach se délivre elle-même. Son de Game over à caler en fonction de la dernière réplique d'Hanya. Noir

Dernière image : Lucie écrivant sur un cahier, Hanya tapant à l'ordinateur, Maëlle (toujours en Peach) écrivant avec un crayon plus grand qu'elle. Le message s'affiche à l'écran, les garçons reviennent avec leur livre préféré (ou le livre d'une autrice préférée) à la main.

Salut final.